

BUREAUX : RUE NAIN, 1.

Roubaix, Tourcoing :
Trois mois. 12 f.
Six mois. 23
Un an. 44

L'abonnement continue, sauf avis contraire

JOURNAL DE ROUBAIX

QUOTIDIEN, POLITIQUE, INDUSTRIEL & COMMERCIAL

DIRECTEUR-GÉRANT : J. REBOUX

Le Nord de la France :
Trois mois. 13 f.
Six mois. 26
Un an. 52

ANNONCES : 15 centimes la ligne.
RÉCLAMES : 25 centimes
— On traite à forfait. —

On s'abonne et on reçoit les annonces : A ROUBAIX, aux bureaux du journal, rue Nain, 1 ; A TOURCOING, chez M. Vanaverbeck, imprimeur-libraire, Grande-Place ; A LILLE, chez M. Béghin, libraire, rue Grande-Chaussée.
A PARIS, chez MM. Havas, Lafitte-Bullier et Cie, place de la Bourse, 8 ; A BRUXELLES, à l'Office de Publicité, rue de la Madeleine.

ROUBAIX, 19 DÉCEMBRE 1870

Voir aux dernières nouvelles

Dépêches télégraphiques

(Service particulier du Journal de Roubaix)

Albert, 18 décembre, 2 h.

Le général chef d'état-major général au sous-chef d'état-major, Lille.

Hier 17, des troupes sont allées en reconnaissance jusqu'à Longueau.

Le général en chef, accompagné de son chef d'état-major général, est monté seul sur les hauteurs qui dominent Amiens, au-delà de St-Acheul.

Aucun soldat n'est rentré dans la ville. Néanmoins un acte sauvagerie inouï a été commis par le commandant de la citadelle. Il a lancé sur la ville dix bombes et a fait tirer de dessus les remparts sur tout ce qui se passait dans le voisinage de la citadelle et notamment sur les voitures publiques. Il y a eu ainsi six personnes tuées ou blessées sans que rien absolument ait pu justifier ces faits.

Signé : L. DE FALOUARY
Pour copie conforme :

Le préfet du Nord,
PIERRE LEGRAND

Bordeaux, 17 décembre.

Vendredi, l'armée du général Chanzy n'a pas été attaquée.

Les nouvelles de l'armée du général Bourbaki constatent que la situation matérielle et morale est excellente.

Malgré l'occupation prussienne les Alsaciens viennent volontairement participer à la défense nationale.

4,000 environ, traversant les lignes prussiennes, sont arrivés de divers points.

Les Lorrains commencent aussi à arriver.

(Extrait de l'Indépendance belge.)

Macon, 12 décembre.

M. le général d'Aurelles de Paladine, ex-général en chef de l'armée de la Loire, et qui a refusé le commandement du camp de Cherbourg, a traversé notre ville, se rendant dans sa famille, à Belley, département de l'Ain.

Le service de notre chemin de fer dans la direction du réseau Paris-Orléans a cessé de se faire par Saincaize. La correspondance par voie ferrée entre notre pays et l'Ouest parcourt le trajet suivant : Roanne, Moulins, Montluçon, Guéret, Poitiers.

Dans sa séance du 8 décembre, la cour martiale de l'armée des Vosges, séant à Autun, a condamné à la peine de mort le nommé Osello, soldat du 1er bataillon de la légion garibaldienne pour tentative d'assassinat sur l'un de ses camarades. La sentence a été exécutée le 9, en présence des troupes.

Le cabinet de Londres vient d'adresser à la Prusse une dépêche dans laquelle se trouve exprimé l'espoir d'un arrangement amiable de la question du Luxembourg.

Lord Granville manque complètement d'énergie, il perd de vue toutes les con-

stances qu'entraîneraient la violation des traités, conséquences sur lesquelles il avait, dès le début de l'incident, manifesté une opinion diamétralement opposée à celle qu'il cherche à faire accepter aujourd'hui.

Le Havre qui doit être à l'abri d'une attaque sérieuse, ne verra probablement pas les Prussiens. On y a réunies des forces supérieures qui occupent une position très difficile à prendre; de là, sans doute, le peu d'empressement des Prussiens. Il se confirme cependant que les Prussiens s'établissent fortement à Yvetot.

Le roi de Prusse paraît toujours vouloir bombarder Paris. La confiance affectée par M. de Moltke sur le succès final est-elle sincère ? — Cela est d'autant moins probable que les positions prises par l'ennemi depuis le jour de l'investissement n'ont pas été changées.

Une nouvelle annexion à la Prusse se prépare, mais cette fois-ci plus ou moins volontaire, et sans qu'elle soulève d'autres protestations que celle de la ci-devant maison royale du Hanovre. Il s'agit du duché de Brunswick, dont le souverain actuel n'a pas d'enfants et qui se dispose à abdiquer en faveur du Roi de Prusse, pour empêcher ainsi que les Guelfes dépossédés par la guerre de 1866 ne reprennent pied en Allemagne, en qualité de souverains.

On lit dans l'Indépendance :

Toujours peu ou point de nouvelles militaires ayant un caractère décisif. Le duc de Mecklembourg a engagé, le 15 décembre, un combat en avant de Vendôme. Les Français ont bien résisté, quoique la bataille ait duré jusqu'à la nuit. Le 16, cependant, ils paraissent avoir évacué la ville au dire d'un télégramme de Versailles. Entre Briare et Gien, ils ont repris l'offensive contre trois bataillons bavarois. Le général de brigade Morand, du 100e corps, a été destitué pour cause d'incapacité. Le général Sol, qui avait le commandement de la division militaire de Tours, a été révoqué de ses fonctions pour la précipitation avec laquelle il a évacué cette ville. A la date du 16, Tours n'était pas encore menacée directement. Les Allemands avaient même disparu de Montreuil, sur le Cher, en se repliant sur Pont-Levoy, mais ils gardaient leurs positions à Gien, Montargis et Romorantin.

Rien au Havre, couverte par ses fortifications et par la Seine, cette ville est momentanément à l'abri de toute attaque. Les forces ennemies qui ont paru dans l'arrondissement se concentrent à Yvetot.

A Longueau, près de Langres, il y a eu, le 15 décembre, un engagement de trois heures entre la garnison de la place et le corps chargé de l'observer. La dépêche prussienne attribue aux Allemands les avantages de la journée.

De Paris, rien de nouveau, si ce n'est que les assiégés paraissent décidément vouloir tenter un bombardement. Les correspondances des journaux anglais, moins suspectes de partialité que

celles des feuilles allemandes, trahissent un scepticisme croissant quant au succès de l'opération et peu de confiance dans la prochaine reddition de la ville. Celle-ci avance toujours sa ligne de défense, et les télégrammes du quartier-général allemand ne pourraient plus affirmer aujourd'hui, sans manquer à la vérité, que les forces d'investissement occupent les positions où elles s'étaient installées, il y a trois mois, aux débuts du siège.

Les télégrammes de Bordeaux constatent que les Lorrains et surtout les Alsaciens échappent à la surveillance des autorités ennemies et arrivent en grand nombre dans les camps français pour participer à la défense nationale.

Le fait doit être exact, car les gouverneurs des provinces occupées prennent des mesures d'une sévérité extrême contre les hommes en état de porter les armes qui quittent leurs foyers sans autorisation, ou contre leurs familles.

Les transformations que subit l'Europe et la façon dont les transformations s'opèrent, ont créé, surtout dans les pays libres, un malaise moral dont ne témoignent que trop les inquiétudes qu'expriment sur l'avenir leurs journaux les plus autorisés. Mais jusqu'à présent ces inquiétudes n'avaient pas trouvé leur expression dans un acte officiel. Il appartenait à la Confédération helvétique de rompre la première le silence et de manifester les préoccupations que lui inspirent les dénonciations de traités qui ont eu lieu récemment et les annexions projetées et déjà en partie réalisées. Dans un mémoire adressé aux Chambres suisses pour établir comment il a fait observer la neutralité de la République, le Conseil fédéral touche aussi à la séparation de l'Alsace et d'une partie de la Lorraine d'avec la France. Sans vouloir entrer en discussion sur le droit du vainqueur d'en agir ainsi, le mémoire rappelle cependant que pour Mulhouse tout au moins, la revendication de l'Allemagne n'a pas de raison d'être, cette ville ayant été pendant longtemps ville libre et alliée de la Suisse, jusqu'à ce qu'elle se soit unie volontairement à la France, à la fin du siècle dernier.

Mais ce qui est plus important, c'est que le Conseil fédéral n'hésite pas à constater que les annexions projetées lésent sous plus d'un rapport, les intérêts de la Suisse. Bien qu'il combatte la crainte manifestée à diverses reprises, dans le public suisse, de voir l'annexion de l'Alsace allumer les convoitises de l'Allemagne à l'égard des territoires de la Suisse situés sur la rive droite du Rhin, il lui semble nécessaire de le signaler. Nous reproduisons plus loin les principales parties de ce mémoire, intéressant surtout au point de vue des questions de neutralité que le gouvernement a eu à résoudre, et parmi lesquelles il s'en trouvait de très-ardues. Aussi le parti radical, qui voulait l'interpeller parce qu'il trouvait que la balance avait trop penché du côté de l'Allemagne, a-t-il renoncé à son intention lorsque tous les faits lui ont été connus.

Le correspondant militaire du Times lui écrit de Versailles, le 12 décembre :

« Le colonel Claremont, attaché militaire à la légation de la Reine à Paris; le capitaine Hore, de la marine royale, attaché pour la marine à la même légation, et le prince de Wittgenstein ont enfin réussi à sortir de Paris. L'impression qu'on peut recueillir de leurs discours est que cette ville peut tenir encore pendant longtemps. Il est difficile de préciser ce que signifie cette expression. Je ne crois pas que de récentes correspondances aient été reçues de Paris. M. Herbert, qui s'y trouve encore, va très-bien; de même M. Wyatt et les autres Anglais que leur devoir y retient ne souffrent pas si ce n'est des inquiétudes qu'ils peuvent ressentir d'être privés de nouvelles.

« Le colonel Claremont a vu M. de Blumenthal, mais il garde sur les affaires militaires un silence qui lui est imposé par sa position. Cependant il ne dissimule pas l'opinion que la ville n'est nullement disposée à se rendre et n'est pas dans la nécessité d'avoir à se rendre d'ici à une époque déterminée.

« Le ministre d'Amérique est toujours à son poste. Les envoyés de Belgique, de Suède, de Danemark, de Hollande non plus n'ont pas quitté.

« Les dernières nouvelles du Sud nous laissent dans l'expectative.

« L'opinion règne toujours ici que le roi de Prusse considère son élévation au trône impérial comme prématurée. Il eût préféré couronner l'édifice par la reddition de Paris. Le grand problème est toujours quand cette reddition s'effectuera et comment elle s'effectuera. Mes craintes d'une résidence prolongée se confirment si ce que l'on peut saisir des bruits qui viennent de Paris est fondé. Il y a dans les forts bon nombre de pièces de marine de 10 pouces. J'ai mesuré une bombe l'autre jour; elle avait 3 pieds 2 pouces de long et 9 pouces et demi à la base. Malgré ces proportions, elle avait fait un trajet d'au moins 6,300 yards, et était tombée hors des grilles de Versailles. J'apprends aussi, non sans inquiétude, qu'un projectile est tombé dans Villeneuve, venant de Charenton, à 9,000 mètres de là. Ceci rend bien difficile l'ouverture de batteries de brèche, fussent-elles servies par les meilleurs services et munies de projectiles.

Un autre correspondant du même journal attaché au quartier-général saxon devant Paris, près du Vert-Galant, lui écrit à la date du 13 décembre :

« Paris va être bombardé sous peu. Voilà les plus récentes nouvelles de Vert-Galant. Si sceptique que je sois à l'égard d'événements militaires tant qu'ils ne sont pas dans le domaine des faits accomplis, je crois cependant à une prochaine attaque. Le projet du comte de Bismark, d'affamer Paris n'a pas répondu à son attente. Après trois mois de blocus, la ville réussit à vivre et devient chaque jour plus gênante pour les armées qui l'assiègent. Il serait exagéré de dire qu'elle montre aussi peu d'indices d'affaiblissement par la famine qu'il y a deux mois, mais il est incontestable qu'elle a toujours pour mot d'ordre son « pas de reddition » même les hommes qui soutenaient encore il y a quelques semaines qu'elle ne tiendrait plus de huit jours, ont abandonné l'espoir de la voir affamée dans un terme appréciable. Le bombardement sera acclamé par toutes les forces allemandes. Elles sont plus que fatiguées de l'investissement et elles pensent que si leurs bombes tombaient sur le boulevard ou dans la rue de Rivoli, la foule qui maintenant crie à la trahison au seul mot de négoc-

iations, serait bien vite convertie à des doctrines de paix. C'est cette croyance, et non le désir de détruire Paris, qui fait souhaiter par l'armée le bombardement.

Un troisième correspondant, qui est à la Loire avec l'armée du grand-duc de Mecklembourg, après avoir décrit les combats de Beaugency et les impressions pénibles que lui a laissées l'aspect du champ de bataille, s'exprime comme suit à la date du 10 décembre, la veille même de la retraite définitive et instaurée du général Chanzy :

« Les Français sont concentrés maintenant entre Villemain et Jouy, leurs derrières appuyés sur la forêt de Marchenoir. Ici ils tiendront très probablement. Du moins hier il était prématuré d'espérer qu'ils se tiendraient pour battus au point de refuser une nouvelle bataille. La vérité est que leurs forces sont au moins doubles des nôtres, si pas plus, et qu'ils reçoivent toujours des renforts. Ils ont en outre le choix des positions et un général qui sait qu'il en a pris une bonne et comment il doit la défendre. Les luttes des quatre jours derniers les ont probablement encouragés, car depuis si longtemps ils sont si déshabitués de vaincre que ne pas être battus leur est déjà un succès qui réveille toutes leurs espérances.

« Voici qu'en dix jours de temps ils ont pu se battre pendant huit jours. Or, de jeunes troupes qui peuvent faire cela contre des vétérans sans être vaincues le deuxième jour, peuvent à bon droit croire que les chances vont tourner en leur faveur. Les Allemands, de leur côté, commencent à se sentir désappointés devant une ténacité à laquelle ils sont si peu habitués. Des succès étonnants les ont si bien gâtés qu'être tenus en échec pendant quatre jours, par cette armée tant méprisée de la Loire et d'être obligés de demander du renfort, est pour eux une expérience fort imprévue. Ce matin le bruit courait que Paris avait capitulé. Il fallait entendre les vœux émis, tant par les Allemands que par les Français et souvent dans les mêmes termes que la nouvelle fut vraie et put mettre fin à une guerre dont, de part et d'autre, on commence à se fatiguer.

« Une fois l'armée vaincue, le feu s'est si bien ralenti qu'il semblait tirer à sa fin. L'attaque vigoureuse faite ce matin par les Français pourrait donc bien n'avoir été qu'une ruse, soit pour couvrir un changement de front, soit pour masquer une retraite. En fait, ils paraissent disposés à suspendre le combat depuis qu'ils ont dû se replier, et les Allemands ont trop besoin de repos pour rechercher un combat qu'ils ne pourraient pas recommencer demain.

« Les Bavarois ont dû retourner à Orléans aujourd'hui. Leurs pertes ont été si considérables qu'un répit est devenu absolument indispensable. Une seule division a perdu, en ces trois derniers jours, 1,200 hommes et 48 officiers. Une autre n'a pas souffert moins, et cela sur un effectif total d'environ 7,000 hommes, sans les réserves venues d'Allemagne et qui ne sont pas arrivées à temps pour prendre part à la lutte.

« Dans tous les petits villages, les plus grandes habitations sont transformées en lazarets et sont remplies jusqu'aux combles. Les médecins sont épuisés de corps et d'esprit. Les hommes valides et les chevaux passent une nuit après l'autre en plein champ autour des feux de bivacs par une température de 10 à 12 degrés en dessous de zéro et n'ayant que le strict nécessaire en fait de vivres. A en juger par les récits des prisonniers, l'armée française souffre cruellement de l'insuffisance des services de son intendance et, en général, de son

FEUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX. DU 20 DÉCEMBRE 1870.

— 44 —

LA GUERRE DU NIZAM

PAR MÉRY

XVIII

LE VALLON DES TAUGS.

SUITE

Ce pieux devoir rempli, le colonel Douglas donna le signal du départ, et le détachement abandonna ce versant de la montagne, pour rentrer dans des domaines plus sereins. Les soldats de Stephenson reçurent l'ordre de ne se montrer à Roudjah que le soir, après le coucher du soleil, à moins que les cir-

constances ne fissent prendre d'autres dispositions. Le capitaine Moss reprit ses postes dans les forêts de Nerbudda. C'est un luxe de précaution, dit Nizam, car je crois que nos Taugs d'ici ne bougeront plus, après cette leçon de ce matin. Cependant, cela ne nuit pas de veiller toujours.

XIX

LE TUTEUR TOWER.

Ce même jour, à l'heure où le sang coulait dans le vallon des Taugs, devant le pic de Doumar-Leyna, miss Arinda, levée avec l'aurore, donnait ses ordres pour le bal du lendemain, et la comtesse Octavie et Amalia rentraient avec M. Tower à l'auberge des Douces-Heures, après une dernière et orageuse nuit passée dans la maison du capitaine Moss.

Les deux femmes avaient épuisé tout entretien possible sur Edward et le jeune Elona. Elles étaient arrivées à un silence morne, jalonné par intervalles de quelques syllabes sourdes; à ce silence qui semble dire que tous les soupçons viennent enfin d'être reconnus légitimes, et qu'il est inutile de pousser plus loin cette aveugle complaisance de l'amitié ou de l'amour, qui veut se tromper elle-même pour justifier des absents trop évidemment criminels.

C'était donc pour les deux femmes un fait accompli et reconnu, Edward et le comte Elona, ces natures d'élite, mentaient à leur honorable réputation; ils ressemblaient à une foule d'autres hommes; ils employaient leurs jours à tromper leurs affections de leurs nuits, et leurs nuits à tromper les affections de leurs jours. Chose désolante, mais incontestable.

Par intervalles, M. Tower hasardait quelques timides et courtes apparitions, espérant toujours que l'attrait de sa présence donnerait enfin une nouvelle tournure à cette crise domestique. et que l'ancien état de choses allait renaître à la première occasion. M. Tower traversait la salle d'un pas tantôt grave, tantôt léger; il ne demandait rien, mais il affichait la prétention de deviner ce que l'on ne demandait pas; il soulevait une persienne; il éclipait, avec un pan de rideau, des rayons qui se glissaient sur le mur; il corrigeait un vice de symétrie dans deux vases de fleurs; il ménageait un courant d'air favorable et supprimait celui qui pouvait être dangereux; il posait des éventails sur un guéridon, dans le voisinage de femmes; il ouvrait la porte en feignant de trouver de la résistance, et il cherchait du bout du pied, un obstacle; puis il exhalait une sourde aspiration, en laissant supposer qu'il avait cru entendre une voix qui l'appelait au moment de sortir. Toutes ces ruses vulgaires, que Tower regardait comme l'elixir de la diplomatie domesti-

que, n'eurent pendant quelques heures aucun résultat. Enfin, il se hasarda sur le seuil de la porte, à remplacer le soupir d'interrogation par une phrase clairement articulée :

« Comtesse Octavie, dit-il en escadrant sa figure avec les deux batlants, il me semble que vous m'avez appelé ?

— Ah ! c'est vous, monsieur Tower ! dit Octavie avec le ton de la distraction, et en relevant sa tête, qui depuis longtemps s'appuyait sur la main droite. Non je ne vous ai pas appelé... n'importe, venez ici... Vous êtes bien heureux, vous monsieur Tower, votre tête est... libre...

— Ne croyez pas cela, madame, ne croyez pas cela, dit Tower, en s'appuyant contre le mur, à côté d'Octavie, et l'entrouvrant son jabot pour appuyer sa main droite, ma tête est libre, en ce sens que je sais dompter mes passions, et que je me dis : « Tu n'iras que là, pas plus loin, et tu l'arrêteras. » Mais, ajouta-t-il en posant sa jambe droite sur la gauche et en la balançant sur la pointe du pied, mais on n'a pas la tête tout à fait libre pour cela... je connais les femmes, et j'ai un principe avec elles : je ne leur rends jamais que la moitié de ce qu'elles me donnent; de cette manière, lorsque nous réglons nos comptes, elles dépendent de moi.

— C'est un beau principe que vous avez là, monsieur Tower, dit Octavie avec cette négligence de paroles qui annonce que l'on tient fort peu à poursui-

vre ou à terminer un entretien. — Je m'en trouve bien, dit Tower, très-bien.

— Avez-vous eu, monsieur Tower, une vie orageuse ? dit Octavie, en regardant le plafond.

— Ah !... ah !... madame !

Tower ouvrit démesurément ses yeux ternes et secoua la tête, en agitant sa main dans le jabot.

« Votre teint est pourtant d'une fraîcheur, monsieur Tower !...

— Mon père était Écossais, madame. C'est un teint de famille; je pourrais vous montrer, dans ma petite maison de Bond-Street, les portraits de mon père et de mon aïeul. A soixante ans, ils avaient des faces de chérubin, et vous savez, madame, que mon aïeul a été un des hommes les plus courus de l'Écosse; il avait été désigné pour être pape. Son prénom était Valentin. Walter Scott l'a désigné clairement dans la Jolie fille de Perth. A Londres, on me parlait que de Valentin Tower. Georges IV voulait le voir, et il se le fit présenter à Hampton-Court. A soixante-cinq ans, madame, il para cent livres de monter d'Arthur-Seat, et d'écrire son nom; c'était justement le jour de la Saint-Valentin, grande fête à Edimbourg, comme vous savez. Il gagna le pari; mais il commit l'imprudence de boire de l'eau glacée. Survint une pleurésie. On le saigna, mais on le saigna trop tard, malheureusement. Il mourut deux jours après. On peut dire qu'Edimbourg a porté le deuil de Valen-